

La culture ne s'enseigne pas

Lucie Joubert

Number 200, January–February 2005

Les enseignements de la culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18810ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joubert, L. (2005). La culture ne s'enseigne pas. *Spirale*, (200), 68–68.

LA CULTURE NE S'ENSEIGNE PAS

LA CULTURE, hélas, ne s'enseigne pas. Tout au plus, puis-je solliciter chez mes étudiants le goût ou — mieux — le *besoin* d'aller vers elle. Ils ne demandent que ça, pourtant : qu'on leur offre des choses plus étonnantes que ce qu'ils voient à longueur de journée sur cet écran d'ordinateur que je ne maîtrise pas encore tout à fait mais qui n'a plus de secret pour eux. Ils veulent du nouveau, de l'inconnu, et ce nouveau, cet inconnu, par un curieux retour des choses, c'est mon pain quotidien, ce que je crois vieux et archi-usé. Alors je laisse mon *Power Point* de côté et je retourne à mon essentiel. On lit George Sand, *François le champi*; on visionne le film *Les enfants du siècle* de Diane Kurys. Les yeux s'allument : un film de qui, déjà? Tiens, une femme. C'est rare, non? Pas tant que ça, quand même... A-t-elle fait d'autres films? Bien sûr, mais où les trouver... Cute, le comédien qui fait Musset. Magi comment? Magimel. D'autres films de lui? Où on le voit tout nu de préférence (ha! ha!). Pas tout nu, non, mais un film très troublant de Michael Haneke. Celui de l'angoisse du gardien de but au moment du penalty? Non, ça c'est Peter Handke. L'autre est autrichien. Le titre? *La pianiste*, d'après un roman d'Elfriede Jelinek, qui vient de recevoir le prix Nobel de littérature. Oui, le Nobel existe en littérature aussi et pas seulement en chimie. Le film est repris bientôt d'ailleurs au cinéma de répertoire de la ville pour souligner l'événement. Sortie de groupe? Tiens, pourquoi pas. Et l'on revient à Sand, doucement, et à son champi qui vient d'un autre âge mais que ces jeunes têtes sont prêtes à accepter, tout simplement parce qu'elles en ont l'occasion et parce qu'elles n'avaient pas idée, il n'y a pas si longtemps, qu'on pouvait être champi.

Car les jeunes sont disponibles et c'est ma responsabilité de titiller cette vacance qu'on nomme trop souvent lacune, mot qui évoque un vide à combler, une carie en attente d'une obturation plutôt qu'une ouverture sur le monde pas encore satisfaite, un peu paresseuse, parfois, évidemment; le nombril est tellement important avant la trentaine. Bien sûr, on m'écoute beaucoup plus attentivement dès que je me permets une digression. Le mot *anecdote* est reçu comme la pluie dans le désert ou une subvention de recherche après la troisième tentative. Dans ces cas-là, la délinquance est sauvée et la dissidence vient de la professeure même qui délaisse le sujet du cours. C'est normal : un cours est astreignant par définition et c'est ce



Massimo Guerrera, *La Cantine, redistribution et transformation de nourritures terrestres (sortie n° 2)*, 1995, photographie noir et blanc. Photo : Massimo Guerrera

qui se passe dehors qui intéresse. Très bien : alors, sortons. Du sujet, des ornières, des réponses toutes faites. Parlons d'*autre chose*, jusqu'au moment où on se rendra compte qu'on a rattrapé, mine de rien, le texte littéraire, parce que la littérature, veinards que nous sommes, nous ramène sans cesse à elle.

La culture doit sa pérennité à la curiosité. Il faut convaincre les étudiants non pas de la valeur de tel écrivain ou de tel siècle, mais plutôt de la nécessité d'être senteux, écornifleux. Leur dire de ne pas jeter le mot mystère de *La Presse* à la poubelle une fois terminé sans connaître la signification de chaque terme de la liste. C'est bébé? C'est niaseux? C'est vrai; mais c'est ainsi que j'ai appris le mot sigisbée. Que seuls ceux qui en connaissent la signification me lancent la pierre. Les autres, à vos dictionnaires. D'accord, la culture n'est pas qu'affaire de vocabulaire mais il faut des mots, quoi qu'on en pense, pour résumer à ses chums le dernier spectacle des *Segmental Turnips*.

Leur insuffler, aussi, le goût de s'étonner eux-mêmes. Car s'ils attendent après les autres (moi comprise, confinée que je suis à ma matière, à mon horaire, à mes limites, malgré ma

délinquance épisodique), mes étudiants sècheront sur place. Les clubs vidéo les prennent pour des idiots et des idioties, en n'offrant aux premiers que des imbéciles qui se battent contre d'autres pas plus brillants, et en proposant comme modèle aux secondes — le singulier étant la norme — la même poupée aux mêmes mensurations; les librairies cachent soigneusement les livres qui ne se vendent pas à 3000 exemplaires (à l'heure) pendant que les éditeurs, guère plus fins, farfignent, tergiversent devrais-je dire, au lieu de rééditer; la télé leur offre des coquerelles à digérer ou d'autres menus innommables.

Si on ne peut enseigner la culture, donc, on peut tout au moins la rendre *visible*. Les sportifs se vantent sans cesse des bienfaits du sport; pourquoi sommes-nous si réticents à *affirmer* le plaisir de discuter d'un film, même difficile, la satisfaction de se sentir compris par un peintre, un musicien, l'envie irrépressible de finir un livre qui nous tient en haleine? Le mépris latent de la société québécoise pour ses intellectuels nous aurait-il rendus si lâches?

Lucie Joubert